

empiristes (vg. Berkeley ⁽¹⁾, Dugald-Stewart ⁽²⁾, S. Mill ⁽³⁾) sont pour la seconde.

Arguments et réponses : I. — les empiristes donnent d'abord deux raisons : 1° l'œil croit voir la troisième dimension, alors qu'il n'a devant lui que des surfaces *planes*, où des figures ont été dessinées d'après les lois de la perspective. — 2° La vue se trompe en évaluant les distances.

Réponse des nativistes : 1° l'argument tiré des illusions de la perspective n'est pas probant. C'est en étudiant les jeux de lumière, qui accompagnent la troisième dimension, qu'on a découvert les lois de la perspective. Rien d'étonnant dès lors que la perception de ces divers jeux de lumière, quand ils sont bien imités sur une surface plane, suggère l'idée de la troisième dimension. Mais de là on ne peut rien conclure ni contre ni pour la perception visuelle de la troisième dimension dans les objets *réels*. — 2° *Évaluer* la distance et la *percevoir* sont deux choses différentes. L'erreur dans l'évaluation ne prouve pas que la distance n'est pas une perception naturelle de la vue.

II. — Les empiristes ajoutent des arguments plus décisifs : expériences faites sur les *aveugles-nés opérés de la cataracte*. Ces aveugles (vg. celui opéré par Cheselden en 1728) ont affirmé que les objets semblaient toucher leurs yeux ; même quelques jours après l'opération, ils se trompaient encore sur la forme des objets et sur leur distance.

Réplique des nativistes : a) ils opposent d'autres faits, qui semblent contredire les précédents : vg. le *poussin* va droit aux grains et les picore ; le *poulain*, peu de temps après sa naissance, sait bien trouver sa mère et la téter. — b) Lorsque les aveugles, récemment opérés, assurent que les objets touchent leurs yeux, c'est une manière de dire qu'il ne faut pas prendre à la lettre. — Quant à leurs gestes et tâtonnements, ils prouvent qu'ils ne savent pas évaluer *exactement* la distance et non pas qu'ils n'en ont aucune idée.

⁽¹⁾ *Essai sur une nouvelle théorie de la vision.*

⁽²⁾ *Éléments de la philosophie de l'esprit humain*, chap. vi.

⁽³⁾ *Philosophie de Hamilton*, chap. xiii.

Réponse des empiristes : a) On ne saurait conclure absolument de ce qui se passe chez l'animal à ce qui se passe chez l'homme. — b) Les faits relatifs aux aveugles opérés prouvent bien qu'il ne s'agit pas d'un langage métaphorique : vg. on en cite qui, après leur opération, marchent avec les plus grandes précautions, mettant les mains devant les yeux, pour n'être pas blessés par les objets ⁽¹⁾.

Conclusion : il semble plus probable que la couleur sous deux dimensions est seule perception naturelle de la vue, tandis que la profondeur et la distance sont des perceptions acquises par la vue associée au toucher ⁽²⁾.

VI. — Aristote appelle : A) **Sensibles propres**, les notions que nous devons à *chaque* sens, parce que seul il peut nous les donner : vg. un aveugle n'a pas la notion de la couleur, parce que la couleur est le sensible propre de la vue.

B) **Sensibles communs**, les perceptions *naturelles* qui nous viennent par *plusieurs* sens. Aristote cite l'étendue, la figure, le mouvement, le temps, le nombre. Mais il semble bien que l'*étendue* à deux dimensions soit le *seul* sensible *commun* à la vue et au toucher. La vue l'atteint au moyen de la couleur (*étendue co-*

⁽¹⁾ Taine, *De l'intelligence*, T. II, L. II, chap. II, § 5. — Dunan, *Revue philosophique*, janvier 1889.

⁽²⁾ *Problème de Molineux* : Locke le pose ainsi, d'après Leibniz : « Supposez un aveugle de naissance, qui soit présentement homme fait, auquel on ait appris à distinguer, par l'attouchement, un cube d'un globe de même métal, et à peu près de la même grosseur, en sorte que lorsqu'il touche l'un et l'autre, il puisse dire quel est le cube et quel est le globe. Supposez que, le cube et le globe étant posés sur une table, cet aveugle vienne à jouir de la vue ; on demande si, en les voyant sans toucher, il pourrait les discerner, et dire quel est le cube et quel est le globe. » (Leibniz, *Nouveaux essais*, L. II, chap. ix, § 8). Locke répond négativement et Leibniz affirmativement. — On pourrait peut-être concilier les deux opinions en disant : l'œil en tant qu'organe *visuel* ne perçoit pas naturellement la profondeur et la distance ; mais en tant qu'organe *musculaire*, grâce aux sensations musculaires qui accompagnent les sensations visuelles, il peut nous donner *quelque* idée de la forme et de la profondeur. Cependant, pour obtenir une évaluation *exacte* de la troisième dimension, il faut *associer* les sensations musculaires de l'œil aux sensations tactiles musculaires de la main.

lorée) et le toucher au moyen de la résistance (*étendue résistante*).

§ B. — PERCEPTIONS ACQUISES

Ce sont celles qu'un sens peut nous donner par suite de son association préalable avec d'autres sens. Aristote les appelle *sensibles par accident*. Parcourons les différents sens et énumérons quelques-unes de leurs perceptions acquises.

I. — **Vue** : elle ne nous donne *naturellement* que l'étendue colorée et la forme plane ; et pourtant elle nous renseigne aussi sur la *température* des objets, — sur leur *forme réelle et solide*, — sur leur *distance*.

Exemples : la couleur du *fer rouge*, perçue actuellement par la vue, suggère le souvenir de la chaleur constatée précédemment par le toucher ; « une *sphère* placée dans le lointain apparaît comme un disque plan, dont les bords sont plus ombrés que le centre. Le *disque plan* est la forme naturellement perçue par la vue. Si je m'approche de l'objet, j'en perçois par la main la forme solide, la forme sphérique : c'est une perception naturelle du toucher. J'ai donc deux perceptions naturelles, l'une de la vue, l'autre du toucher. Si je renouvelle l'expérience plusieurs fois, ces deux perceptions naturelles finiront par s'associer dans mon esprit au point que l'idée de l'une suggérera l'idée de l'autre. La vue dans le lointain d'un disque plan, ombré aux bords, me fera penser à une sphère, et je croirai percevoir par la vue la forme sphérique (1). » Nous jugeons aussi de la *distance* par la vue, car l'expérience nous apprend que l'étendue colorée s'élargit ou se rapetisse à mesure que l'on se rapproche ou que l'on s'éloigne d'un objet.

II. — **Ouïe** : elle ne nous donne *naturellement* que le son ; et cependant elle nous fait connaître la *nature*, l'*emplacement*, la *distance* de l'objet sonore : vg. j'entends le son d'une *cloche* : j'ignore d'abord la nature et l'emplacement de cet objet, car ce n'est pas du ressort de l'ouïe. Mais je tâche de découvrir l'endroit

(1) DURAND, *Psychologie*, p. 100-101.

d'où vient le son. Je m'approche de l'objet, je le touche et je l'examine pour me rendre compte de sa forme et du métal qui le compose. Je me fais ainsi, grâce aux perceptions tactiles et visuelles, une certaine idée de la cloche ; désormais, quand j'entendrai un son semblable, j'y associerai l'idée de la cloche qui l'a produit, et l'ouïe seule suffira pour m'instruire de ce qui d'abord n'était pas de sa compétence. L'expérience nous apprend que, si l'objet est voisin de nous, le son est intense ; que, s'il s'éloigne ou s'approche, le son faiblit ou se renforce ; maintenant, dès qu'un son est perçu, il devient le signe de la *distance* et du *mouvement* de l'objet.

III. — **Toucher** : rien qu'en touchant un objet nous imaginons sa *couleur*, — le *bruit* qu'il peut faire etc.

IV. — **Odorat** : rien qu'à l'odeur nous reconnaissons une fleur, nous jugeons, d'après l'intensité de cette odeur, de la distance où se trouve cette fleur.

V. — **Goût** : rien qu'à la saveur nous discernons la nature des aliments.

VI. — Perception du **mouvement** et de la **position** : la position et le mouvement sont, d'une part, de l'*étendue résistante*, et, comme tels, objet de perception naturelle pour le tact. D'autre part, ils sont aussi de l'*étendue colorée*, perception naturelle de la vue. La vue ne perçoit donc naturellement le mouvement qu'en largeur et en hauteur. Mais, comme l'intelligence remarque que la grandeur apparente des objets diminue en raison de leur éloignement, le mouvement dans le sens de la profondeur devient une perception *acquise* de la *vue*. La position et le mouvement en profondeur sont des perceptions *naturelles* du *tact*.

§ C. — DIFFÉRENCE

La différence entre les perceptions naturelles et les perceptions acquises est plus ou moins profonde selon la théorie admise sur la perception :

I. — Dans l'**Intuitionnisme** elle est essentielle : la perception naturelle est l'intuition *directe, infaillible* de la réalité objective : seule elle est une perception ; — la perception acquise est le ré-

sultat d'une inférence et d'une association ; elle est *indirecte*, *sujette à l'erreur* ; ce n'est pas une perception, mais une *conception* de l'esprit, un *jugement*.

II. — Dans la théorie de l'**Inférence**, il n'y a qu'une différence de degré et non de nature : au fond, toutes les perceptions sont acquises, parce que les sens ne nous donnent que des sensations subjectives, qui par elles-mêmes ne nous apprennent rien. Il faut que l'esprit les interprète pour connaître par elles le monde extérieur. *Toutes* les perceptions sont le résultat d'une inférence, ce sont des *conceptions*, des *jugements*. Seulement certaines perceptions peuvent être acquises dès l'origine par chacun de nos sens, indépendamment de leur association : ce sont les perceptions qu'on appelle naturelles et primitives. Puis, en vertu de la coopération des divers sens, le souvenir des perceptions de l'un s'ajoute aux perceptions de l'autre et les complète : ce sont ces perceptions acquises *par voie d'association*, qu'on nomme *proprement* perceptions acquises.

103. — THÉORIE DES PERCEPTIONS ACQUISES

Les perceptions acquises sont une œuvre très complexe. Il faut donc démêler avec soin la part qui revient à chacune des facultés concourantes.

Part : I. — Du sens qui s'exerce : il nous fournit son *sensible propre* ; vg. la vue ne nous donne primitivement que la couleur avec une certaine étendue plus ou moins nettement délimitée : vg. une certaine étendue couleur orange.

II. — **De l'association** : cette sensation de vision n'a pas été isolée ; aussitôt après avoir vu cet objet, je l'ai touché, flairé, goûté. Ces sensations diverses, ayant été contiguës dans la conscience, se sont *associées*.

III. — **De la mémoire et de l'imagination** : une de ces sensations étant de nouveau donnée, (vg. je revois une certaine étendue couleur orange), je me *rappelle* et j'*imagine* les sensations complémentaires qui lui étaient associées, comme si je les éprou-

vais encore actuellement, comme si les sens, qui me les ont données antérieurement, s'exerçaient encore. Et ainsi on se représente la *totalité* de l'objet, bien qu'on n'éprouve qu'une sensation actuelle et qu'on ne perçoive réellement qu'une de ses qualités. En revoyant la couleur orange, je reconstruis l'objet entier avec sa forme, sa saveur, son odeur, etc.

IV. — **De la raison ou de l'induction** : c'est la raison qui interprète ces sensations *associées*, *rappelées*, *imaginées* ; elle le fait par un raisonnement, une induction, qui repose sur les principes de causalité et de substance (99) ; — elle conclut de cet ensemble de sensations la présence de l'objet extérieur et de ses différentes qualités ; elle affirme la *coexistence* des qualités actuellement sensibles (c'est-à-dire de celles dont les sensations présentes nous donnent l'idée) et des sensations qui ne le sont pas actuellement (c'est-à-dire de celles qui ont été associées aux premières dans les expériences antérieures).

Conclusion : les perceptions acquises sont donc des *conceptions* de l'esprit éveillées, grâce à l'association, par une perception actuelle : vg. une odeur, perçue actuellement par l'odorat, suggère le souvenir de la couleur de l'objet odorant précédemment constatée par la vue. C'est donc par l'intervention de ces quatre facteurs : *l'association*, *la mémoire*, *l'imagination* et *l'induction* que s'expliquent l'*élargissement* du champ de la perception qui dépasse grandement celui de la sensation présente, ainsi que les *illusions* et *erreurs* de la perception. Nous voyons les choses extérieures à travers nos souvenirs et les inductions à demi-conscientes qu'ils provoquent.

104. — ÉDUCATION DES SENS

Les sens sont des instruments dont l'esprit doit apprendre à se servir pour connaître le monde extérieur. Sans doute, il y a une éducation *spontanée* des sens qui se fait dans l'enfance. Mais on peut la compléter par une éducation *réfléchie* et *volontaire*, qui est relative soit aux perceptions naturelles, soit aux perceptions acquises. Elle consiste à :

I. — **Perfectionner** par l'exercice et l'attention les perceptions naturelles propres à chaque sens. C'est un fait que chaque sens peut acquérir par un exercice réfléchi plus de rapidité, de sûreté et de délicatesse. C'est ainsi que le tact de l'aveugle a une grande finesse ; l'œil du peintre, l'oreille du musicien, l'odorat du chimiste, le goût du liquoriste et du gourmet démêlent dans les sensations une foule de nuances imperceptibles pour les personnes inexpérimentées. On a remarqué que les sujets, privés d'un ou de plusieurs sens, acquièrent plus de délicatesse pour les autres ⁽¹⁾.

II. — **Multiplier** les expériences par lesquelles les sens deviennent aptes à se suppléer les uns les autres, grâce à l'association de leurs données ; il faut les faire collaborer ensemble à la perception totale des choses et les instruire ainsi les uns par les autres. C'est l'origine des perceptions acquises (102, B). Cette *substitution* des sens les uns aux autres se fait selon la loi d'*économie* : ce sont les sens les plus prompts qui remplacent les plus lents. Leurs perceptions sont alors érigées, comme dit Taine, en *signes abrégés* de celles des autres sens. L'habitude rend ce mécanisme si rapide et ce symbolisme si naturel que nous avons l'illusion d'avoir par un sens des perceptions qui ne sont pas de son ressort.

C'est le toucher qui se charge de faire l'éducation des autres sens ; c'est à lui surtout qu'ils doivent leurs perceptions acquises. Mais ceux-ci, après s'être enrichis, le relèguent dans l'ombre à cause de sa lenteur : vg. par l'odorat, l'ouïe nous jugeons de la distance, de l'emplacement des objets ; la vue nous renseigne sur la distance, le relief, la température, la position, le mouvement des corps (102, B).

Mais si cette substitution a l'avantage de faciliter et d'étendre les connaissances, elle a aussi des *inconvenients* : elle est, à cause de la complexité des opérations qu'elle suppose (103), l'occasion d'*erreurs* et d'*illusions* (106). Il faut être prudent, ne pas juger immédiatement sur la première apparence, mais contrôler les per-

(1) M. DE LA SIZERANNE, *Les aveugles par un aveugle*. — P. ROUVRE, *Doctrines et Problèmes*, chap. XIII.

ceptions acquises en recourant aux sens qui nous fournissent les perceptions naturelles.

Conclusion : Rousseau a insisté sur l'éducation des sens : « Nous ne savons ni voir, ni toucher, ni entendre que comme nous avons appris » ; — « nous devons apprendre pour ainsi dire à sentir ». Certains pédagogues, comme Pestalozzi, Frœbel, se sont appliqués à faire cette éducation chez l'enfant.

Mais il faut noter : a) que c'est par le commerce avec la nature elle-même plutôt que par des instruments artificiels que cette éducation doit se faire ; — b) que l'éducation des sens n'est pas une fin, mais un *moyen* ; ce qui importe ce n'est pas tant de donner à l'enfant un œil perçant, une ouïe fine, etc., que d'éveiller l'esprit d'observation et de développer le bon jugement ⁽¹⁾.

Remarque : il ne faut pas croire que les sens se substituent *réellement* les uns aux autres dans les perceptions qui leur sont propres, vg. que la vue finit par percevoir la température des objets. Cela signifie qu'à l'aide des perceptions propres d'un sens, nous pouvons, par suite de leur association antérieure avec les perceptions propres d'autres sens, connaître des qualités que ce sens ne perçoit pas naturellement. Les perceptions visuelles, vg., suffisent souvent pour nous faire connaître la forme solide des objets, sans que nous ayons besoin de recourir de nouveau au toucher. La perception acquise n'est en effet qu'une *image* d'une sensation passée, rappelée par une sensation présente, qui, autrefois, a coexisté avec la première. De sorte qu'en fait les sens semblent se suppléer réellement les uns les autres : vg. l'ouïe semble percevoir la distance. Mais c'est une apparence due à une association antécédente.

105. — HIÉRARCHIE DES SENS

Le rôle des sens est de nous aider à connaître les objets extérieurs, et de nous exciter à les fuir ou à les rechercher selon qu'ils

(1) E. RAYOT, *Leçons de psychologie*, 7^e Leçon, *Applications pratiques*.

peuvent nous être nuisibles ou utiles. De là leur *classification hiérarchique* au point de vue de leur utilité :

I. — **Physique** : le *goût* et l'*odorat* sont au premier rang. Ils se rapportent presque exclusivement à la vie animale, ils nous servent à distinguer les aliments utiles des aliments nuisibles. On les a appelés les « sentinelles de l'appétit ». — Ils sont d'un faible secours au point de vue intellectuel : c'est que, dans les sensations qui y correspondent, l'élément significatif est presque nul, tandis que l'affectif est prédominant (33).

II. — **Intellectuelle et morale** ou de leur **dignité** : le *toucher*, l'*ouïe* et la *vue* l'emportent sur le goût et l'odorat : ici c'est l'élément significatif qui prédomine. Aussi ces trois sens sont-ils beaucoup plus instructifs qu'affectifs. Ce sont les sens *nobles, supérieurs* :

A. — **Toucher** : c'est dans l'enfance, la principale source d'informations ; c'est surtout par le toucher actif, le sens du mouvement et de l'effort, que nous acquérons des connaissances multiples (102, A). C'est pour cela qu'on l'a nommé sens *fondamental*. Aristote appelle la *main* « l'instrument des instruments » (1). Anaxagore a voulu voir en elle la cause de la supériorité de l'homme sur l'animal ; mais Aristote a protesté en disant : « L'homme n'est pas supérieur aux animaux parce qu'il a une main, mais il a une main parce qu'il est supérieur aux animaux ».

On le nomme encore sens *scientifique*, parce que, aidé de la vue, il a concouru à la constitution des *sciences* du nombre, de l'étendue, du mouvement, de la chaleur.

Comme il collabore aux perceptions de tous les autres sens, ceux-ci, mais surtout l'*ouïe* et la *vue*, enrichis de ses perceptions associées aux leurs, se sont substitués à lui, dans beaucoup de cas à cause de sa lenteur (104, II). C'est ainsi que l'*ouïe* et la *vue* ont pris le premier rang.

B. — **Ouïe** : c'est le sens *social*, parce que la parole est le grand moyen de communication et d'enseignement. Aussi le sourd est-il plus isolé et, généralement, plus triste que l'aveugle.

(1) BLAINVILLE la nomme « Un compas à cinq branches ».

Les connaissances qu'il nous aide à acquérir sont la matière d'une science spéciale : l'*acoustique*, et d'un art particulier : la *musique*. C'est le sens *musical*.

C. — **Vue** : c'est le sens le plus riche en perceptions acquises (102, B). Aussi est-il le *substitut* des autres sens, surtout du toucher. L'œil s'empare des découvertes dues au toucher ; et dès lors le toucher, qui est primitivement le sens le plus précieux et le plus fécond de tous, est remplacé par l'œil. C'est l'œil qui nous servira de main.

L'œil l'emporte sur la main par : 1) sa **portée** : c'est « un toucher lointain » (Buffon).

2) Son **acuité** : il nous fait saisir l'infiniment petit. La sensibilité rétinienne est merveilleuse : on peut percevoir 250,000 impressions différentes dans la surface d'un millimètre carré.

3) Sa **rapidité** d'opération : l'œil est rapide comme la pensée, le toucher a des « semelles de plomb ». (Bacon) (1).

C'est à l'*ouïe* et à la *vue* que s'adressent les beaux-arts : ce sont les deux sens *esthétiques*. La *musique* se rapporte à l'*ouïe*. De la *vue* relèvent les arts du dessin : *architecture, sculpture, peinture*. La *poésie* est tributaire des deux (Cf. *Esthétique*).

106. — ERREURS DE LA PERCEPTION

Les sceptiques se plaisent à signaler ce qu'ils nomment les erreurs et les illusions des sens. Ils apportent de nombreux exemples :

1. — *Vue* : une tour carrée vue de loin paraît ronde ; une longue avenue formée d'arbres parallèles semble finir en angle ; une rame plongée dans l'eau paraît brisée au point d'immersion ; en chemin de fer ou en bateau on s'imagine que les arbres du voisinage se meuvent.

2. — *Tact* : placez l'une de vos mains dans l'eau froide, l'autre

(1) Rabier. *Psychologie*, p. 434.

dans l'eau chaude ; mettez ensuite vos deux mains dans de l'eau tiède ; elle paraîtra chaude à l'une et froide à l'autre.

3. — *Ouïe* : illusions de la ventriloquie.

4. — *Odorat et goût* : dans certaines maladies, les odeurs et saveurs changent complètement de nature ; etc. — En quoi consistent ces erreurs ? Comment les expliquer ? La réponse varie selon le système qu'on adopte sur la nature de la perception extérieure.

§ A. — RÉPONSE DES INTUITIONNISTES

Pour les partisans de la perception *directe et immédiate* l'erreur des sens consiste à percevoir les choses autrement qu'elles ne sont en réalité ; il y a donc des perceptions vraies et des perceptions fausses : vraies quand on perçoit un objet réel, fausses quand on perçoit un objet apparent et illusoire. Ils expliquent la nature de ces erreurs en distinguant entre les perceptions *naturelles* et les perceptions *acquises* (1). Les premières nous sont données par les sens ; elles seules sont une vraie perception ; aussi sont-elles infaillibles, car aucun sens ne peut se tromper relativement à son *objet propre* : vg. la vue par rapport aux couleurs. Les secondes, œuvre de la mémoire et de l'induction, ne sont pas une perception, mais une *conception* de l'esprit, un *jugement* résultant d'une inférence. Aussi sont-elles sujettes à l'erreur ; mais l'erreur « ne réside pas dans les sens ; elle réside dans le jugement ».

Critique : cette explication paraît insuffisante, car :

I. — L'erreur, si l'on se place au point de vue intuitionniste, s'insinue même dans les perceptions naturelles ; la distinction invoquée ne peut donc résoudre l'objection des sceptiques. C'est ainsi vg. : qu'une bille, roulée sous le majeur et l'index croisés, paraît *double*. Et cependant la forme solide est l'objet propre du tact.

II. — Pour le sens commun, sur lequel l'intuitionnisme s'appuie, les perceptions acquises et les perceptions naturelles ont les mêmes caractères : elles semblent être *immédiates et intuitives*, être des

(1) Cf. Reid et Garnier, *op. cit.*

perceptions et non des jugements : vg. on croit *voir* la distance des objets.

C'est donc se mettre en opposition avec le sens commun, base du système.

III. — Nous avons vu qu'en définitive la perception naturelle est elle-même acquise, en ce sens qu'elle suppose, outre la sensation qui seule est primitive, un jugement par lequel la sensation est rapportée à un objet (102, C). C'est donc en vain que les intuitionnistes recourent à la distinction des perceptions naturelles et des perceptions acquises pour expliquer ce qu'ils appellent les erreurs des sens.

§ B. — RÉPONSE DES INTERPRÉTATIONNISTES

Selon eux, la perception même naturelle est un jugement interprétant une sensation : c'est pourquoi les sens ne nous trompent jamais, car ils ne nous disent rien ; ce ne sont pas en effet des facultés de percevoir, mais seulement des facultés de sentir. Il n'y a donc pas lieu de parler de leurs erreurs ou de leur véracité. Leur fonction se borne à recevoir des sensations qui proviennent des organes et des objets extérieurs. Or la sensation, en elle-même, n'est ni vraie, ni fausse, puisqu'elle est un phénomène subjectif et non une connaissance objective (34). Donc l'erreur réside non dans les données des sens, mais dans le jugement par lequel l'intelligence interprète ces données. C'est ainsi que le daltoniste éprouve vraiment la sensation de vert, là où son voisin voit rouge ; mais il aura tort s'il juge que tout le monde voit vert comme lui.

La perception *vraie* est une *interprétation exacte* de la sensation, *corroborée* par l'expérience ultérieure, qui établit son harmonie avec nos perceptions nouvelles et celles de nos semblables. La perception *fausse* est une *interprétation inexacte* de la sensation, *contredite* par l'expérience ultérieure, qui montre son désaccord avec nos perceptions nouvelles et celles de nos semblables.

Une sensation étant donnée, nous concluons spontanément la présence d'un objet ou d'une qualité de cet objet. Mais cette conclusion, n'étant fondée que sur le raisonnement et l'habitude, n'est pas infaillible ; elle est vraie ordinairement,

fausse par exception. L'erreur n'est donc pas dans la sensation, mais dans son interprétation.

§ C. — CAUSES DES ERREURS D'INTERPRÉTATION

I. — **Milieux interposés** entre nous et les objets : vg. air, lumière, eau. Si ces milieux se modifient ou modifient le mouvement qui vient de l'objet, sans que rien nous en informe, alors la sensation sera modifiée, nous *jugerons* que l'objet est autre, tandis qu'en réalité, il n'a pas changé : vg. quand un bâton plongé dans l'eau nous semble brisé au point d'immersion, la forme brisée est bien la forme *apparente*, qu'il doit nous présenter d'après les lois de la réfraction. Or la forme réelle n'est pas une perception naturelle de la vue ; si donc je confonds la forme apparente et la forme réelle, c'est une erreur de jugement, qui provient de l'habitude de juger d'une sensation actuelle d'après les sensations passées qui lui ressemblent. La forme réelle d'un bâton dans l'air est une perception acquise de la vue ; mais, ici, un nouveau milieu : l'eau, s'interposant, il fallait contrôler cette sensation nouvelle par le toucher, et l'erreur de jugement eût été évitée : « Quand l'eau courbe un bâton, dit La Fontaine, ma raison le redresse ».

Inversement, l'objet peut être modifié, sans que la sensation le soit : vg. dans les illusions d'optique et d'acoustique.

II. — **Etat normal des organes** : vg. dans la jaunisse, les objets paraissent jaunes ; dans la fièvre les aliments sont sans saveur, etc. L'erreur serait de croire que tout le monde voit ainsi ou trouve la nourriture insipide, Mais il est parfaitement vrai que celui qui a la jaunisse a la sensation de jaune. Pour savoir si nos perceptions sont *normales*, ressemblent à celles des autres hommes, il faut nous assurer si nos organes sont sains, soit par notre propre expérience lorsque nous n'y constatons aucun désordre, soit par la comparaison de nos jugements actuels à nos jugements antérieurs ou aux jugements de nos semblables sur les mêmes objets.

III. — **Oubli de certaines circonstances** : vg. lorsque nous sommes en bateau, nous croyons que les arbres de la rive se meuvent. Nous en concluons que la vue nous trompe, mais à tort.

Le mouvement est un changement de position d'un corps par rapport à d'autres corps. Ici, il y a changement de position de mon corps par rapport aux arbres de la rive. Si j'oublie que le bateau se meut et m'emporte avec lui, je croirai que les arbres se meuvent et l'illusion est d'autant plus facile que moi-même je suis immobile. C'est une erreur, mais pas de la vue. La vue me montre un changement de position des arbres par rapport au bateau, et cette perception est vraie. Mais c'est à tort que j'attribue le mouvement aux arbres et non au bateau : c'est une erreur de jugement. Il faut donc éviter toute *précipitation* dans les jugements.

Conclusion : si l'on suppose avec le sens commun et l'école intuitionniste que la perception normale est l'intuition des objets eux-mêmes, la perception anormale est inconcevable, car elle ne serait dans cette hypothèse que l'intuition d'objets qui n'existent pas. Ce qu'on nomme erreur des sens est donc un cas singulier de la perception, qui semble prouver qu'elle n'est pas, malgré les apparences, une intuition de la réalité. C'est pourquoi les partisans de l'inférence la regardent comme une interprétation des sensations, qui sont les *signes* des choses externes. Dans l'existence de la sensation l'esprit découvre l'existence de l'objet ; dans les qualités de la sensation, les qualités qu'il attribue à l'objet. L'habitude, en associant cette interprétation à la sensation qui est *immédiate*, lui donne le caractère d'intuition apparente (100).

Remarques : I. — Les erreurs d'interprétation sont beaucoup plus fréquentes dans les perceptions acquises que dans les perceptions naturelles, parce que celles-ci sont beaucoup plus simples que celles-là (102, 103). C'est pourquoi il faut toujours contrôler les perceptions acquises en recourant aux sens qui donnent les perceptions naturelles : vg. la forme réelle est une perception acquise de la vue ; je la contrôlerai par le toucher dont c'est une perception naturelle : en passant la main sur le bâton plongé dans l'eau je constaterai qu'il n'est pas brisé.

II. — *Formes pathologiques de la perception* : vg. hallucination, Cf. *infra*.